

La nuit des immensités ou la mort apprivoisée II de Huguette Leblanc (Éd. L'arbre HMH)

Adrien Thério

Numéro 32, hiver 1983–1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40053ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

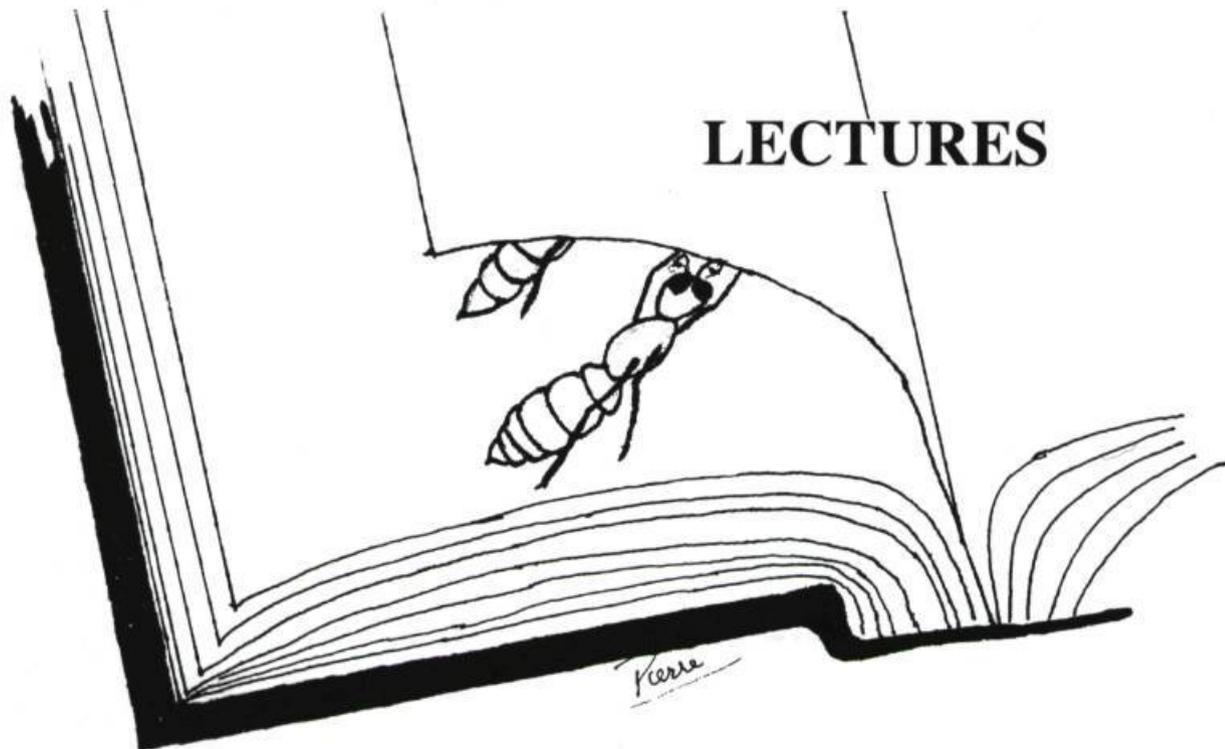
1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Thério, A. (1983). Compte rendu de [La nuit des immensités ou la mort apprivoisée II de Huguette Leblanc (Éd. L'arbre HMH)]. *Lettres québécoises*, (32), 59–60.

LECTURES



LA NUIT DES IMMENSITÉS ou LA MORT APPRIVOISÉE II

de *Huguette Leblanc*
(Éd. L'arbre HMH)

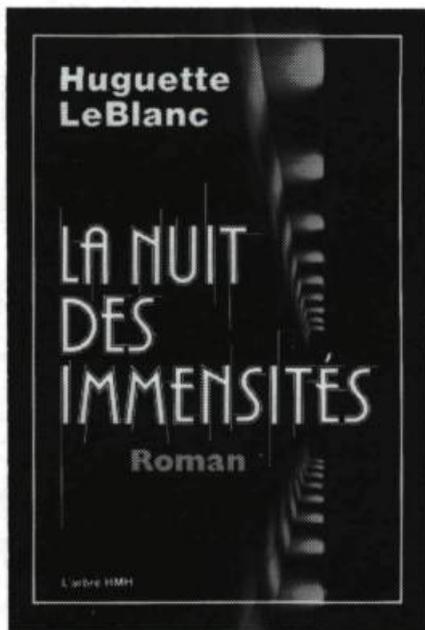
Le premier roman de Huguette LeBlanc publié en 1980 aux éditions Le Biocreux s'intitulait *Bernadette Dupuis ou la mort apprivoisée*. Ce troisième roman *La Nuit des immensités* est aussi une mort apprivoisée. Tout le récit n'est qu'un long délire d'une femme aux prises avec les oiseaux de la mort. Y a-t-il eu accident pour transporter cette femme dans le monde des demi-ténèbres? Ou tombe-t-elle dans ce délire, en compagnie de son psychiatre, en voulant exorciser ses démons? Toujours est-il qu'elle est entourée de médecins aussi bien que de son mari Alexandre à qui, un moment, elle offre de reprendre son anneau et de son amant Amiens qui, semble-t-il, l'aime aussi éperdument qu'elle l'aime.

L'amour n'a-t-il pas le pouvoir de guérir bien des maux? Il semble plutôt que la narratrice tient absolument à se rendre jusqu'au plus profond des enfers.

Je supporterai tout. J'accepterai tout. J'endurerai les soubresauts des bêtes lorsqu'elles s'évanouiront et qu'elles laisseront filtrer de leur gosier un liquide amer qui glissera en mouvements amiboïdes dans ma gorge.

Mon délire s'accomplira sous leurs yeux. À l'évidence de leur insensibilité. Je ne brusquerai rien. Je ne tenterai pas d'en bloquer le flot. Mon épiglotte ne fera pas de barrage. Au contraire,

je m'obligerai à arquer la langue et à écraser les oiseaux morts plus fortement sur mes papilles. J'en goûterai l'odeur vinaigrée et je boirai leur fiel de mort.



Le lecteur est préparé pour un voyage bien spécial. Nous assistons à une sorte de psychanalyse en profondeur (après la nuit, ce sera la profondeur de la mer) où la femme atteinte tâche de conjurer tous les esprits du-mal et de les exorciser. Une sorte de *Cri primal*. Mais le cri primal, si j'en crois l'auteur du livre, est un cri libérateur. Il permet de renaître. Je n'en ai pas fait l'expérience et je ne suis pas sûr qu'il soit si efficace. L'auteur de *La Nuit des immensités* n'en est pas sûre non plus.

Mais quelle vie incroyable dans cette descente dans la nuit et dans la mer! Avant de reconnaître la petite de sa vie réglée, aseptisée, en compagnie de son mari Alexandre, Élisane Maheux sera aux prises avec tous les oiseaux du ciel et tous les reptiles de la mer. Ce sont les chauves-souris, les têtes de coqs sanglants, les goélands qui s'accouplent aux chauves-souris, les serpents, les requins, les murènes et d'autres rapaces que j'oublie. En compagnie d'êtres aussi malfaisants, comment la belle Élisane pourrait-elle espérer sortir de sa nuit des temps? On peut croire pendant un certain temps que ce sera possible. Amiens, l'amant, l'amour, n'est-il pas là constamment pour apporter l'espoir? On le voudrait bien, on le désire et on l'espère. Élisane ne dit-elle pas à un moment donné:

Au matin, Amiens, j'emprunterai les ailes d'un scarabée et je m'échouerai sur une grève nouée

de corail. Je voltigerai au-dessus de la mer et tisserai sa soie lumineuse. Je me parerai d'écume.

Nous y croyons à cette résurrection puisque, un peu plus loin, c'est la Prêtresse d'Ammon qui amène Élisane au bord de cette fosse où elle lui crie les mots de la vie.

LA VOIE MÈNE À LA SOURCE. PROJETEZ VOTRE VIE EN AVANT.

Et voici Élisane qui danse, qui danse. «Je danse pour que plus jamais ma vie ne s'étiolle et ne se fane.» Et puisque l'aube est proche, on peut espérer que le mauvais sort qui s'acharnait sur cette femme va finir par lâcher prise. Mais ce n'est pas connaître Élisane qui, dans la quatrième partie du livre, «cède aux pressions d'Alexandre et accepte de recevoir les traitements prescrits». C'est alors que «les hyènes se rassemblent à distance». Nous voici donc revenus au milieu des oiseaux dévoreurs de chair humaine. Le délire continue de plus belle. Et INANNA, une autre déesse, viendra officier aux rites qui célébreront la mort d'Élisane au monde.

Livre curieux que cette *Nuit des immensités*. Rempli de fulgurances. D'espoir et de désespoir. De montées et de descentes dans et des infinis. D'une seule coulée lyrique. Écrit dans une langue chamoisée à l'excès. Dans une sorte de vocabulaire ou le mot rare est mis en évidence. Qui nous oblige à recourir au dictionnaire plus souvent qu'on ne voudrait. Un exercice de style. Une descente aux enfers.

On espérait qu'après la descente dans les ténèbres, il y aurait remontée vers la lumière. Mais le lecteur qui revient sur ses pas comprendra que s'il s'est leurré, c'est un peu sa faute, puisque dans la première heure de son délire, Élisane avait dit: «Pourquoi ne me suis-je pas accordé le droit d'être malheureuse?»

Il faut bien le lui accorder, ce droit, et comprendre aussi qu'il s'accorde avec le tragique de la vie.

Adrien Thério

l'occasion s'en servir pour mettre certains étudiants et même son directeur au pas, même s'il s'efforce de ne pas se mêler de ce qui ne le regarde pas. Ces affrontements nous donnent quelquefois d'excellentes scènes. Mais est-ce suffisant pour retenir notre attention? Il en fallait un peu plus. Maurice, au cours d'une visite chez son médecin, apprendra que sa toux n'est pas causée par une maladie pulmonaire mais bien par un cœur malade. Et le médecin, un vieil ami, lui fait comprendre que ses jours sont comptés.

Que faire? Comment continuer à vivre quand on sent la mort de si près? Quand on se dit qu'à 37 ans, on n'a rien fait, rien accompli ni pour soi ni pour la société? Maurice Dufault devra-t-il mourir sans laisser de trace, sans famille, sans amis? Il se pose des questions:

Cette torpeur disparut, et la vie consciente se remit à couler dans ses veines, mais avec le réveil de ses facultés vinrent la souffrance et la révolte. Qu'avait-il fait pour être châtié de la sorte? Et pourquoi s'acharnait-on sur lui? Enfin, comment Dieu, si Dieu il y eût, pouvait-il prendre plaisir à torturer ainsi ses créatures?

C'est au cours de ces longues semaines qu'il constata que, pendant les trente-sept années qu'il avait vécu, rien ne lui avait appris à mourir. Au contraire, il s'était laissé vivre comme s'il ne devait rien à la vie. Ses lectures, il les avait choisies en dilettante qui sait se passionner pour la beauté du langage et la gymnastique des idées, mais qui refuse de prendre position. (...) De goût naturellement éclectique, il avouait avoir butiné comme une abeille qui fait son miel; il s'était amassé d'une fleur à l'autre une provende précieuse, et cependant, il avait l'impression qu'il avait fait banqueroute. Son créancier l'attendait au tournant de la route, et il n'avait pas ce qu'il fallait pour acquitter sa dette.

Il faut probablement être en face de la mort pour comprendre que toute vie est une faillite. Et qui n'essayerait pas de rendre la faillite moins douloureuse? C'est ce à quoi s'attachera Maurice Dufault. Lui qui semble, à certains moments, si indifférent à ce qui se passe autour de lui, (est-ce à cause de son histoire d'amour ratée à 20 ans?) commence, en songeant à sa mort, à voir les autres d'une façon différente. Presque miraculeusement, il trouvera le tour d'adoucir sa mort.

Marguerite Primeau aurait bien pu, à l'instar de l'autre, intituler son récit *À voix basse* car, malgré tout ce qui se passe dans cette école, les acteurs s'emportent rarement. Ils ne veulent pas de scandale. Et ce sous-directeur qui dérange pas mal de monde s'arrange pour ne pas faire d'esclandre. Il se déplace à pas feutrés. Il fera si bien qu'il finira par croire en lui et à agir en conséquence.

Adrien Thério

MAURICE DUFAULT SOUS-DIRECTEUR

de Marguerite Primeau

(Éd. des Plaines)

Dans la réalité comme dans la fiction, depuis quelques mois, les gens nous quittent, à cause d'une défaillance du cœur. Le dernier roman de Gilles Archambault nous racontait l'histoire d'un homme d'une cinquantaine d'années qui apprend soudain qu'il ne lui reste qu'un an ou deux à vivre. Apprendre à vivre en compagnie de la mort, est-ce possible? C'est là le sujet du livre d'Archambault. C'est aussi le sujet du livre de Marguerite Primeau, Albertine, qui situe l'action de son récit dans une petite ville du nord de l'Alberta qui doit ressembler à celle où elle a été élevée. En fait, ce n'est pas ce village, devenu ville après la découverte du pétrole, qui est le centre de ce drame, mais plutôt l'école secondaire où enseigne Maurice Dufault. C'est là que nous rencontrons ses collègues aussi bien qu'un groupe d'étudiants. L'action se déplace de temps en temps à l'extérieur, à l'occasion d'une soirée ou d'une visite que l'on rend à un ami mais en fait, c'est la vie de cette école qui est surtout présente dans ce livre. Et comme partout ailleurs, surtout dans une ville de province, les gens ont des prétentions, soignent leur image, se créent un autre personnage pour cacher leur petitesse, leur hypocrisie et souvent même leur méchanceté. Le cas le plus typique ici est celui du directeur de l'école qui fait toutes sortes de sparages pour oublier qu'il est en train de rater sa vie.

Et Maurice Dufault dans tout cela?

Professeur de français qui vient d'être nommé sous-directeur de l'école, il vient d'apprendre par surcroît qu'il a été nommé maître de discipline. Il ne tient ni à l'un ni à l'autre titre mais il saura à

